

## RÉCIT POITEVIN de 1888 : Le Dragon de Niort

Il y a bien longtemps de cela, me dit le père Poitevin, un vieux jardinier du **Pontereau**, un jour que, surpris par une pluie d'orage, je lui avais demandé l'hospitalité, la ville de Niort s'éveilla un dimanche toute en émoi.

La cloche du beffroi avait sonné ni plus ni moins que s'il se fut agi de repousser l'attaque d'un parti de gens de guerre. Bourgeois et faubouriens s'étaient rassemblés et en armes, ma foi ! devant la maison commune ; et, tandis que gravement délibéraient MM. les échevins et jurés, on discutait sur la place, au milieu du tumulte. Magistrats et bourgeois s'étaient rangés au même avis : ce qui n'était pas la coutume, car en ce temps-là comme aujourd'hui, on n'était pas toujours d'accord avec les gouvernants. Mais cette fois, chacun sentait qu'il fallait en finir avec le dragon.

Une affreuse bête que ce **dragon** ! A dire le vrai, personne ne l'avait vu. Et c'est ce qui le rendait si redoutable. D'ordinaire, il se promenait la nuit ; il errait sur le chemin du Vivier ; puis, traversant le **Pontereau**, il allait souvent jusque dans le faubourg du **Chemin-Bas**.

On l'entendait hurler en passant : hou ! hou ! et les chiens aboyaient d'épouvante. Vous comprenez bien que personne n'osait mettre le nez dehors. Les femmes faisaient de grands signes de croix, disant : « *Jésus ! mon Dieu ! qui nous en débarrassera ?* ». Les enfants pleuraient « *Ça ne peut pas durer !* » répétaient les plus intrépides. Cependant, le lendemain venu, nul ne parlait d'aller braver le monstre.

Pourtant on savait où il avait établi son repaire, le dragon. C'était non loin de la **Porte Saint-Gelais**, en face du **Pissot**, ce coteau ombragé de grands arbres que vous connaissez bien, qui descend jusqu'à la rivière, de mon temps le rendez-vous favori des gamins, aimant à dégringoler cette pente escarpée et jouant à monter à l'assaut.

C'était là, dans cette sorte de marais, appelé aujourd'hui les Eaux-Barrées, sis près du confluent de la Sèvre et du cours d'eau qui s'échappe de la source du **Vivier**. Un sentier côtoie presque ce cours d'eau et remonte brusquement rejoindre le chemin, qui, partant de la **Porte Saint-Gelais**, conduit à cette source. Il n'est plus guère fréquenté maintenant : le dimanche, des couples d'amoureux y cherchent la solitude et le mystère. Mais autrefois, songez donc ! Il n'y avait pas, comme à cette heure, des bornes-fontaines à tous les coins de rue. Un puits, situé près du **Château**, alimentait une partie de la ville. Quant aux gens de notre quartier et ceux des quartiers hauts, ils allaient quérir de l'eau au **Vivier**. On y arrivait de tous côtés. C'était un va-et-vient continu de charrettes chargées d'énormes barriques.

Les commères s'y rendaient de fort loin ; et plus d'une passait là de longues heures à bavarder. Si, dans la journée, pour raccourcir le trajet, on suivait volontiers le sentier d'en bas du **Pissot**, après le soleil couché nul n'osait s'y hasarder.

Dans toutes les mémoires était gravée la triste fin d'un maçon de la route de Paris. Pris de boisson, il s'y était un soir aventuré par gloriole ; et, le lendemain, on l'avait trouvé étendu dans un fossé, mort, avec un trou à la tête : sans doute le dragon lui avait sucé le sang... Quiconque, à la nuit close, se reposait en cet endroit, y trouvait le trépas, succombant à un mal mystérieux. Or, ce dimanche matin, sur la place de Hôtel de Ville, chacun parlait de la disparition d'un bourgeois de Saint-Maixent, qui, la veille au soir, avait abordé la rive de la Sèvre, lieu de résidence du dragon, et qui n'avait plus reparu. Cette nouveauté malheureuse avait, disait-on, décidé les magistrats municipaux à délibérer encore une fois sur le moyen de débarrasser la ville de ce fléau.

L'impatience était grande dans la foule mais attendait la fin de la séance du conseil. Tout à coup un héros parut sur le perron de l'hôtel de ville. Ayant réclamé le silence par une sonnerie de trompette, il annonça à haute voix qu'un hallebardier de M. le gouverneur de la Ville et Château venait d'obtenir l'autorisation de MM. les échevins d'aller tuer le dragon. Ce fut un grand brouhaha sur la place. De joie, les drapiers s'en allèrent vider force brocs au cabaret de la **Cloche-Perse** ; car leur corporation avait été désignée par le sort pour fournir un champion qui luttât contre la monstre ; et tout bons miliciens qu'ils étaient, ils n'eussent pas tremblé devant une compagnie d'archers anglais, ils se réjouissaient de voir le danger s'écarter de leurs têtes. Maintenant ils faisaient les braves, le verre en main.

On assiégea la porte de la maison de ville ; on se haussait sur les pieds pour voir le hallebardier. Il sortit : un petit homme courtaud, à barbe rousse. Tout le monde le connaissait. C'était un saint, ce petit soldat. Bien que le baron de **Baudéan-Parabère** gouverneur de la ville et château de Niort, n'eût pas l'habitude de choisir ses hallebardiers parmi des gens d'une grande austérité de vie, la chose était vraie. Mêmement, à la dernière procession des Rogations, le soldat était subitement tombé en extase, parlant à des personnages invisibles. Bientôt on sut que, Saint Michel lui étant apparu la nuit précédente et lui ayant crié : « *Suis mon exemple ; va tuer le dragon !* » vite, à la pointe du jour, le hallebardier s'était présenté au gouverneur qui l'avait fait conduire auprès de M. le premier capitaine de la ville et de MM. les échevins : Les dignes magistrats, à l'issue de leur séance, montraient un visage rayonnant ; et le populaire, en liesse, criait, battant des mains : « *Noël, Noël !* ».

L'église Saint-André n'est pas loin ; la foule s'y dirigea. À travers les rues s'élevait une grande clameur. « *Noël, Noël !* ».

Sur le parvis, le clergé, en grande cérémonie, attendait la venue des magistrats. Les armes confiées au soldat devaient être publiquement bénites. Et on les admirait dans le chœur, où elles étaient déposées sur un grand cousin de velours cramoisi. L'épée, merveilleusement longue et affilée, était celle-là même que portait messire **Bertrand du Guesclin**, lors de la reprise de Niort aux Anglais ; l'armure semblait défier les coups de tous les monstres de l'enfer.

On expliquait pourquoi entre le gorgerin et le haut de la visièrre du casque on avait fixé intérieurement une plaque de verre : le dragon lançait sur ses adversaires une sorte de poudre pour les aveugler. Longtemps la voûte de l'église retentit des chants des fidèles.

Après qu'on eût, en l'honneur de Saint-Michel, récité de pieuses prières, le petit soldat, qui s'était réconforté par une ardente prière, apparut aux assistants, le visage empreint d'une telle confiance, que chacun se réjouit et pensa : « *Certes, il tuera le dragon ! Il tuera le dragon !* » Cette journée-là s'écoula bien lentement, tant on avait hâte de voir arriver la neuvième heure des vêpres, l'heure fixée pour le combat. Comme si c'eût été une fête chômée, les boutiques s'étaient fermées ; et dans les rues, des groupes de bourgeois devisaient, chacun forgeant des ruses de guerre que devrait mettre à profit le petit soldat.

Déjà on se représentait le dragon mort, promené à travers la ville sur une claie ; puis, en punition de ses crimes, cloué au pilori, brûlé et ses cendres jetées au vent. Quelle joie ! doux Seigneur !

Enfin la nuit vint et l'heure attendue. Du moulin de **Bessac**, vis-à-vis du **Pissot**, une barque nagea doucement vers la rive opposée de la Sèvre. À l'avant, debout, le hallebardier ; à l'arrière, un rameur ; au milieu, un porteur de torche. La barque, ayant glissé sur les joncs, à fleur d'eau, toucha la rive.

S'aidant des branches d'un saule, le soldat mit pied à terre. Sans peur, il s'avança, ayant pris en main sa longue épée, tandis que les deux hommes qui l'avaient accompagné jusque-là, la gorge sèche d'émotion, immobiles dans la barque, le suivaient du regard. Le petit soldat marchait, observant à droite, à gauche, l'oreille attentive.

Soudain il entendit un bruit sourd, comme un cliquetis de chaînes, mêlé aux coassements des grenouilles, aux sifflements monotones des bêtes, qui, à son approche sautillaient, effarées, sur l'herbe.

Ce bruit grandit, grandit, suivi d'un hurlement. C'était le dragon qui arrivait.

Tandis qu'il rampait, son corps rendait un bruit de ferrailles traînées sur le sol. De sa gueule de chien un dard sortait aigu et menaçant.

Le soldat s'arrêta, se signa dévotement ; puis, prenant son épée par la lame, il en éleva bien haut la croix et la présenta au monstre, en s'écriant : « *Saint Michel aide ! Saint Michel aide !* » . Alors le dragon poussa de plaintifs gémissements : cette invocation ravivait sans doute en lui une ancienne douleur. Puis il se mit à tourner autour de son ennemi, fixant sur lui un regard ardent, comme pour le fasciner. Mais le petit soldat ne craignait point. Il marcha droit au monstre, l'épée haute.

Le dragon recula ; puis, soudain, d'une voix douce, dit : « *Pourquoi veux-tu me faire du mal, petit soldat ? Que t'ai je fait ? Vois ce lit de verdure ; viens t'y reposer ; viens-y goûter la fraîcheur délicieuse du soir. Promène-toi à loisir dans mon royaume. Si tu as quelque faveur à me demander pour tes amis, parle, je te l'accorderai.* »

Et voilà que tout autour du soldat s'allumaient des clartés pareilles à celles des étoiles ; des milliers d'insectes luisaient ; et d'invisibles accords frappaient son oreille. Le dragon l'observait et de ses naseaux fumants sortait un nuage de vapeurs. Peu à peu le soldat sentait sa tête s'alourdir. Toutefois Saint Michel l'aidant, il vit le piège qui lui était tendu. Ayant levé les yeux au ciel, d'un bond il s'élança ; et avant que le dragon eût le temps de fuir, il l'atteignit d'un grand coup d'épée. Le sang jaillit, et retomba en gouttes de pluie sur les, feuilles des arbres.

Joyeux, le petit soldat s'approcha doucement du monstre, qui, immobile, étendu, semblait expiré « *Mon Dieu* » qu'il est affreux disait-il. Et il ôta son casque pour mieux voir. Hélas le rusé dragon guettait ce moment d'imprudence. Se relevant soudain, il souffla violemment une vapeur épaisse au visage de l'homme. Le petit soldat sentit le poison glisser dans ses veines et tout son sang se glacer. Son épée lui échappa des mains ; il tournoya sur lui-même et tomba à la renverse. Le fracas de son armure heurtant le sol alla glacer d'épouvante les deux compagnons attendant, anxieux, au bord de la rivière, l'issue du combat. Et la barque glissa de nouveau sur la Sèvre du côté du moulin.

Longtemps le dragon vécut en maître dans son domaine. Mais un beau jour on n'en entendit plus parler... Un bourgeois, plus forte tête que les autres, avait pris possession de cette terre maudite, l'avait assainie et cultivée.

Texte origine : Henri Massé (1888) Mémorial des Deux-Sèvres.

**Jean-Michel Dallet** contributeur wiki niort 2021.